DE MESSAOUD ZEGHAR

de Boumediène

Il rallie le Maroc à pied et s'installe à Casablanca, ville à laquelle il empruntera son nom de guerre, Rachid Casa. Là, il est placé sous l'autorité de Boussouf, son premier «pygmalion». Lequel, après sa disgrâce postindépendance, deviendra son rival sur le marché international des armes. Ironie du sort ! En attendant, sous la houlette de Boussouf, il installe au Maroc, non loin de la frontière algérienne, une usine d'armes et de matériels de télécommunications au profit des maquis.

A l'aide de pièces achetées aux bases US – encore, ces bases US ! —, il fait fabriquer dans une dizaine d'ateliers dispersés à travers le territoire marocain des mitraillettes, des lance-roquettes, des obus, des mortiers ainsi que du matériel de transmission. Pour ses achats auprès des bases américaines, on retrouve l'entremise de Jimmy Oebel, recruté par les services US pendant le Seconde Guerre mondiale. Ce dernier, lui aussi homme de l'ombre, quitta l'armée avec le grade de commandant enquêteur en 1947.

Seddik S. Larkeche nous dit que Messaoud Zeghar «fut l'homme qui a permis à la révolution algérienne de se doter du premier poste de radio de grande capacité, transformé en poste d'émission pour la radio Sawt El-Djazaïr, qui émettait de Nador, à la fin de 1956».

A partir de cette date, d'ailleurs, Zeghar devint le collaborateur le plus proche du colonel Boussouf.

Il vécut les heurts et les rivalités de pouvoir avec le feeling de l'homme d'affaires. C'est ainsi qu'à la veille de l'indépendance, l'instinct sans doute le rapproche de Boumediène au détriment de son premier patron, Boussouf.

A l'indépendance, Zeghar rentre à Alger avec le grade de commandant de l'ALN, un des plus hauts de l'armée. Cependant, au prestige et au pouvoir militaire, il préfère ses activités de business.

L'auteur nous dit que, du fait, qu'il ait «pu accumuler des fonds avant et pendant la guerre, il avait peut-être été un des seuls autorisés à continuer ses affaires...».

Lorsque son ami Boumediène prend le pouvoir par le coup d'Etat de 1965, il lui renouvelle tacitement cette sorte de dérogation jadis délivrée par Boussouf de poursuivre son négoce. «Tout en étant en charge d'une diplomatie parallèle. Il avait à gérer les sources de renseignements officieux, et surtout la construction de lobbyings et d'influences à l'international, en particulier aux Etats-Unis, dans l'intérêt de l'Algérie». Pendant toutes les années Boumediène, Messaoud Zeghar réussira dans les affaires au point de trôner au hit-parade de première fortune algérienne tout en continuant à mener des actions de diplomatie secrète pour son pays. C'est ce que son biographe appelle l'approche «gagnant-gagnant».

Il tirait profit de «l'industrialisation massive et de l'explosion des importations algériennes». Il vendait ses services de consultant à des entreprises internationales, en particulier américaines et françaises, désireuses de s'installer en Algérie. Pour ces prestations internationales, il se faisait naturellement rémunérer en prenant soin d'alimenter «son réseau par une forte générosité des principaux décideurs algériens». C'est joliment dit !

L'auteur se pose la question de savoir si Boumediène, l'intègre, était au courant des transactions borderline de son ami ? Il y répond en supposant que Boumediène ne devait pas ignorer ces pratiques mais qu'il laissa faire dans la mesure où l'intérêt de l'Algérie était supérieur, et de loin, à celui de l'intermédiaire Zeghar.

Zeghar, l'ami américain

Sa bonne insertion parmi les milieux américains fut très utile à Boumediène, notamment au moment de la nationalisation du pétrole en 1971. «Zeghar était arrivé à faire cautionner par les Américains sa (sic) non-intervention contre les nationalisations en Algérie.» Méthode ? Il parvient à persuader, soutient son biographe, ses réseaux américains que la nationalisation des sociétés pétrolières de l'ex-puissance coloniale profitera aux Etats-Unis qui pouvaient en attendre «des retombées économiques fortes, mais aussi la neutralisation de l'hégémonie russe en Algérie».

La neutralité américaine dans le bras de fer avec la France sera payée en retour, promettait Zeghar aux Américains, d'achat par Boumediène d'usines clés en main et d'exportations d'hydrocarbures vers les Etats-Unis. L'auteur nous explique que non seulement Zeghar est un des artisans de «l'axe géostratégique avec les Etats-Unis qui perdure encore à ce jour», mais que cet axe était déjà dans la visée de Boumediène «sous la très haute influence de son ami Messaoud».

Donc, Messaoud Zeghar préposé à la diplomatie parallèle. L'auteur apporte les précisions suivantes : «Nous ne pouvons comprendre le génie de cette diplomatie parallèle sans souligner l'influence très forte de Jimmy Oebel père sur Messaoud Zeghar, cet Américain, ancien commandant de l'OSS (ancêtre de la CIA, amitié qui date des années 1950, et qui a renforcé considérablement son analyse géostratégique, en particulier vis-à vis des Etats-Unis.»

Les archives américaines présentent le personnage comme le seul confident du président Boumediène et, ce faisant, sa valeur devenait inestimable.

Il aurait conséquemment lobbyé pour que puisse avoir lieu la rencontre secrète entre Boumediène et Nixon le 11 avril 1974 à la Maison-Blanche, à la faveur de la réception du président algérien en Assemblée générale de l'ONU par Kurt Waldheim.

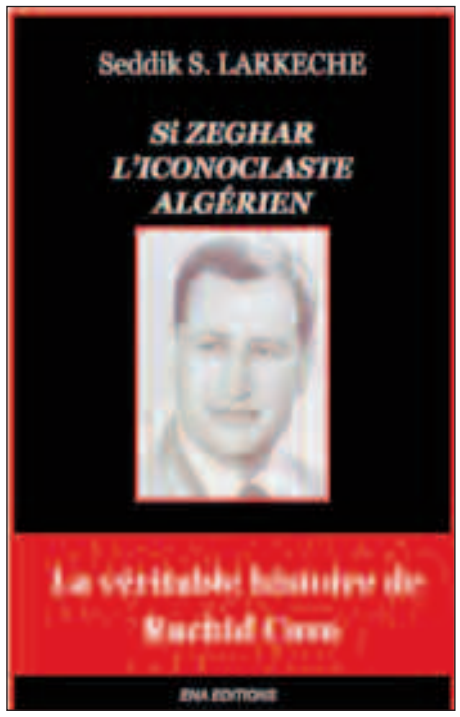
Seddick S. Larkeche affirme que c'est Messaoud Zeghar qui finança la «logistique de la délégation algérienne» lors de ce voyage à l'aide de 200 000 dollars apportés de Suisse par un de ses hommes.

Dans les années 1970, les plus fastes pour lui, son patrimoine se composait de «plusieurs hôtels en France, aux Etats-Unis, aux Bahamas, une usine en Suisse, un ensemble immobilier en Espagne, des puits de pétrole en Virginie, une compagnie aérienne américaine et des biens immobiliers de grand luxe à travers le monde».

Il acquit même l'un des leaders mondiaux des télécommunications militaires, l'entreprise allemande basée à Munich, Telemit. Cette entreprise exportait dans de nombreux pays du monde, et bien entendu en Algérie et en Libye. C'est Mouammar Kadhafi qui la racheta par la suite.

Tout cela pour un montant estimé entre 150 et 200 millions de dollars de l'époque, ce qui était nettement en deçà de la fortune qui lui était attribuée.

En 1983, quatre ans après l'intronisation de Chadli Bendjedid, la déboumediénisation touchait Zeghar. On ouvrait des dossiers, comme celui de l'affaire Chimico, pour terrasser les ténors du boumediénisme. Il eut beau offrir ses services au nouveau maître du pays, Chadli refusa. Un jour, on vint sonner à sa porte et on l'embarqua. Zeghar appela sur-le-champ Larbi Belkheir. Ce qui ne l'empêchera pas d'être embastillé pendant trente mois. Aucun de ses amis encore au pouvoir, à l'égard desquels il avait fait montre d'une générosité sans limite, ne semblait disposé à agir en sa faveur. Du temps de sa splendeur, les courtisans étaient légion. Au moment où il amorça sa descente aux enfers, tout ce monde le lâcha.



Guère mieux du côté de ses amitiés américaines. L'année même où il fut arrêté, George Bush père, ancien patron de la CIA, vice-président des Etats-Unis, faisait une visite en Algérie pour donner son soutien à Chadli Bendjedid. Mac Kenzie, ancien patron de la CIA lui-même, et ami de Bush, ami aussi de Messaoud Zeghar, ne bougea pas le petit doigt. Pourtant, ce dernier aurait pu intervenir en sa faveur.

Lié aux services américains et aux milieux du pouvoir républicain, il était un avocat en vue, spécialisé dans les affaires médiatiques et sensibles. Il fut par exemple le défendeur de la veuve de Lee Oswald, le «tueur officiel de Kennedy».

Au même moment, la plupart des affaires à l'international de Zeghar commencèrent à prendre l'eau et son état de santé déclina rapidement.

Le 21 novembre 1987, Messaoud Zeghar décédait en Espagne d'une crise cardiaque.

Compte tenu de l'implication du personnage dans des affaires de l'ombre, il n'était pas anormal qu'on ait supposé un assassinat déguisé. Non, nous dit l'auteur, formel. Zeghar est mort terrassé par une crise cardiaque, comme le révélait, sans conteste, le rapport d'autopsie exigée par la police espagnole. Il n'a pas été assassiné par les services secrets algériens.

On quitte ce livre abasourdi par le nombre d'affaires que l'on nous a cachées. Tandis que l'on croyait le régime de Boumediène animé d'une forme de pureté révolutionnaire, il apparaît ici que c'était très loin d'être le cas. Le réalisme imposait de s'accommoder de pratiques en contradiction avec les préceptes socialistes révolutionnaires proclamés.

C'est en cela que ce livre est utile. Au début, on ressentait comme un malaise à lire sous la plume de l'auteur que son but, à travers la reconstitution de cette trajectoire, était de réconcilier les jeunes lecteurs algériens avec l'idéal de patriotisme. On concevait plutôt, pour ce type de visée, un livre comme celui de Mohamed Saïd Mazouzi. Mais il faut avouer que l'auteur, expert en gestion stratégique des risques, a su trouver les mots pour décrire la dégringolade de l'Algérie et de ses valeurs ainsi que la nécessité de sauver les meubles un tant soit peu.

«De nos jours, écrit-il, beaucoup d'Algériens sont guidés par l'ambition de faire fortune sans patriotisme, voire même en détruisant volontairement les acquis de l'Algérie.

Zeghar faisait des affaires avec son pays, toujours en vrai patriote, en lui renvoyant l'ascenseur pour que l'Algérie soit plus forte et plus indépendante.»

A. M.

(1) Seddik S. Larkeche, titulaire d'un doctorat en sciences de gestion, d'un autre en sciences politiques et d'un diplôme d'avocat. Expert en gestion stratégique des risques, il fut rapporteur, en 1998, à la commission «risque» à la Conférence mondiale sur le commerce (Cnuced). Il est enseignant chercheur et expert consultant.

Seddik S. Larkeche, *Si Zeghar, l'iconoclaste algérien - La véritable histoire de Rachid Casa*, Ena Editions, Lyon (France), 2014, 353p. hors annexe.

Publicité

COMMUNIQUÉ DE LA FONDATION SLIMANE AMIRAT

La Fondation Slimane Amirat organise le 1er juillet à l'hôtel El-Aurassi *la commémoration du 23e anniversaire du décès de Slimane Amirat*, selon le programme suivant :

— 10h recueillement à El-Alia.

— 21h30 accueil des invités à l'hôtel El-Aurassi.

— Lecture d'un poème écrit en 1957 dans les maquis.

— Chorale de scout

— Décoration à des sœurs et frères moudjahidine.

— Collation.

La presse et le public sont cordialement invités.

Zoubida Amirat